

Du même auteur

Aux Éditions Viviane Hamy

*Niels*

*Évangile pour un gueux*

*La Madone de Notre-Dame*

Aux Éditions de l'Amandier

*Selon Dante*

*L'Héritage*

*Kaiser suivi de Notre Père*

*Les Îles Kerguelen suivi de Bastringue*

Aux Éditions La Fontaine

*L'Abbaye*

*Krankenstein*

ALEXIS RAGOUGNEAU

OPUS 77

VIVIANE HAMY

© Éditions Viviane Hamy, août 2019  
D'après une conception graphique de Pierre Dusser  
Illustration de couverture : © Vadim Guzhva – iStock / Getty Images  
ISBN : 979-10-97417-43-7

## *Nocturne*

*Il fut surpris de voir combien la chambre  
de son père était obscure, même par ce  
matin de soleil.*

Franz Kafka, *Le Verdict*

Nous commencerons par un silence.

Mais les minutes de silence, vous savez bien, ne durent jamais soixante secondes pleines, y compris dans le recueillement d'une basilique genevoise, un jour de funérailles. L'impatience a vite fait de surgir, quoique l'assemblée se compose pour l'essentiel de musiciens de l'OSR, par définition respectueux du tempo imposé par leur chef. Cette fois, Claessens n'est pas au pupitre. Il est couché dans son cercueil, devant l'autel, couvé des yeux par un curé pénétré de sa mission. Célébrer l'artiste. Glisser deux ou trois mots sur une possible inspiration divine ; on ne sait jamais, ça ne mange pas de pain, un peu de prosélytisme ne nuira pas au défunt. Quant à sa fille, assise au piano quelques mètres plus loin, elle ne dira probablement rien tellement elle a l'air ailleurs.

Il y a, surplombant mon clavier, nichée dans la pierre, une Vierge à l'Enfant. Son visage tourné vers le vitrail accroche la lumière du jour. Le Christ, poupon joufflu, cheveux bouclés, me fixe de ses yeux d'albâtre, l'air supérieur. Pas moyen de savoir ce qu'il pense ; sous la Mère et son Fils, dans ma robe de soie noire un peu trop décolletée pour l'occasion, ma tignasse rousse au-dessus des touches ivoire, je

dois sûrement faire mauvais genre, une véritable Marie Madeleine. Je suis venue jouer un air à l'enterrement de mon père. Je n'ai rien trouvé d'autre que d'enfiler la première robe de concert dénichée dans un placard. Là-bas, au deuxième rang, quelqu'un renifle et pleure, à la fin c'est agaçant. Je me sens si étrange, voire étrangère, comme si je donnais un récital à l'autre bout du monde, à Sydney, à Tokyo, encore sonnée par le décalage horaire.

Plus tôt dans la matinée, tandis que l'église était vide de tout spectateur, un accordeur est passé régler le Bösendorfer – c'est en tout cas ce que le prêtre m'a assuré. J'aurais voulu lui dire un mot, causer réglages et mécanique – j'aime tant parler aux facteurs d'instrument, aux techniciens, aux accordeurs. Pas pu ; on m'attendait au funérarium à la même heure.

Il était si fripé, Claessens. Si vieux dans son cercueil. Une momie déjà. Comme si tous les efforts consentis pour préserver sa jeunesse, les crèmes, les implants capillaires, le bistouri, avaient été réduits à rien par la mort et la maladie. Juste avant qu'ils ne referment la bière, j'y ai glissé sa baguette, pensant qu'il serait rassuré de l'avoir, pour pouvoir battre la mesure là où il part, six pieds sous terre, et nulle part ailleurs.

Dans la nef, les musiciens d'orchestre se sont spontanément assis en ordre de concert. *La meute*, c'est ainsi que Claessens les appelait, *prête à vous écharper au moindre signe de faiblesse, n'oublie jamais ça, ma fille*. Je n'oublie pas, *papa*. De soir en soir, lorsqu'il faut jouer un concerto de Rachmaninov, Beethoven ou Mozart, je n'oublie jamais. Cordes aux premiers rangs. Violons à gauche, altos au centre ;

à droite les grosses cylindrées, violoncelles, contrebasses. Plus loin la « banda », clarinettes et bassons, flûtes et hautbois, cors, trompettes, trombones, tubas. Enfin, là-bas tout au fond, ceux qu'on ne remarque pas, ou si peu, les percussions, parmi lesquels j'aime tant piocher, après le concert et les autographes, après les mondanités, à New York, Milan ou Berlin, lorsque vient l'heure de rentrer à l'hôtel. Parmi les loups hurlants je prends toujours le plus soumis, le plus insignifiant, et je l'invite à prendre un dernier verre, afin de rendre fous les mâles alpha, de jalousie et de colère.

Ici, en cette basilique, j'en vois plusieurs, parmi les musiciens de l'Orchestre de la Suisse romande sur qui régnait mon père, à s'être vêtus de leur frac des grands soirs. La minute de silence n'est pas encore achevée mais déjà ils veulent presser le tempo, passer à la cérémonie religieuse proprement dite. Je les vois depuis mon clavier, je les vois s'agiter sur leur chaise, croiser puis décroiser les jambes ; je les entends toussoter, faire craquer leurs jointures, se moucher avec plus ou moins de discrétion (il faut dire que nous sommes en hiver ; froide, froide et humide Genève). Sans instrument entre les mains ils ne savent pas quoi faire. Le silence leur est insupportable.

Il leur faudra pourtant m'entendre d'abord.

On m'a fait comprendre hier soir (qui, je ne sais plus, un type en costume sombre à fines rayures – l'administrateur de l'OSR, peut-être ?) qu'il serait de bon ton que j'interprète un morceau à l'église en mémoire de mon père. J'ai été prise de court. Moi, Ariane Claessens, je ne savais pas quoi jouer.

Dans les tout derniers jours, au centre de soins

palliatifs, j'étais devenue la spectatrice de sa mort à venir. Oubliés les concerts. J'essayais de le nourrir à la petite cuillère, de le faire boire, mais il s'y refusait toujours. Je regardais les aides-soignantes changer ses couches, lui arranger son lit, une en particulier, rousse aussi, mais fausse, qui répétait sans cesse *Laissez-moi faire, mademoiselle Claessens, ce n'est pas à vous de mettre les mains dans le cambouis* (c'étaient ses mots), et moi *Mais si, madame, mais si, je peux bien vous aider un peu*. Seulement je ne bougeais pas de l'encoignure.

Il vous faudra m'entendre d'abord, chers spectateurs vêtus de noir.

En arrivant ici, je pensais jouer *Funérailles* de Liszt. Un programme de circonstance. Et puis j'aime jouer les passages *forte* en travaillant le clavier jusqu'à l'épuisement. De quoi se décharger sur l'instrument, étant donné le jour et l'ambiance. Mais il y a eu ces condoléances d'avant-cérémonie sur les marches de l'église, devant une poignée de journalistes agrippés à leur parapluie (dehors, il pleut à seaux ; froide, froide et pluvieuse Genève). J'étais toute destinée, comprenez-vous, à recevoir les hommages vibrants de la profession. Moi, dernière survivante, ou presque, dernière des Mohicans, ou plutôt des Claessens. Ariane, un quart de siècle bien tassé. Sous mon teint de pêche et mes cheveux de feu, je dois avoir au moins cent ans.

C'est un percussionniste qui m'a serré la main en premier. Un de ces types du fond près des radiateurs. *Oh, Ariane, les choses sont allées tellement vite*. (Vraiment ? Si vite ? Plutôt un lent et long déraillement, non ?) *Avant l'été encore, nous discussions de la saison à venir avec ton père. Oui, vraiment, si vite...*



Tout percussionniste qu'il est, celui-là ne m'a évidemment jamais touchée. L'OSR, c'est la famille. On n'emmène pas son parrain boire un verre passé deux heures du matin, il y aurait là quelque chose d'incestueux, je vous expliquerai cette histoire de parrainage un peu plus tard. Ils ont tous défilé devant moi, sur les marches de Notre-Dame de Genève, à quelques encablures de la gare ; tous, ils m'ont serré la main, pour ainsi dire dans l'ordre protocolaire, ou, mieux encore, dans l'ordre de placement d'un orchestre symphonique. Jusqu'à ce violon rétrogradé par mon père bien des années plus tôt – de premier à second – qui s'est avancé toutes dents dehors sans que je puisse savoir si c'était pour sourire ou m'écharper les chairs. *Un immense musicien. Une perte immense pour la musique. Je le pense comme je te le dis, ma petite Ariane.* Puis il fait mine de rejoindre l'intérieur de la basilique où l'orgue demeure muet puisque c'est moi qui, tout à l'heure, dois marteler le Bösendorfer en guise de marche funèbre ; mais au dernier moment il semble se raviser ; nous sommes alors les deux derniers dehors, il pleut toujours, il pleut encore – froide, froide et sinistre Genève –, et le second violon me susurre à l'oreille, *pianissimo* : *Ton frère ne vient pas ? Après tout, ça ne m'étonne pas...* Alors moi, *Ça ne t'étonne pas de quoi ?...* Et lui, *Qu'il ne daigne pas même dire au revoir à son père. Il n'arrive pas à gérer, n'est-ce pas ? De toute façon, David n'a jamais su gérer la moindre pression. C'était déjà comme ça avant, mais depuis Bruxelles, bien sûr, c'est encore pire.*

Je suis restée impassible, comme je sais si bien faire, tandis qu'en moi se déversaient tristesse et

colère. Alors j'ai su que je ne jouerais pas *Funérailles* de Liszt, mais une pièce bien plus longue, en quatre mouvements, sans compter la cadence réservée au soliste. Une œuvre écrite pour violon et orchestre, dont je connaissais la transcription au piano par cœur pour l'avoir répétée mille fois avec mon frère.

L'Opus 77.

La minute de silence est passée, ou à peu près, et c'est à moi de jouer. Ils me déshabillent du regard, me clouent au cercueil de bois noir estampillé Bösendorfer. *Qu'est-ce qu'elle va bien pouvoir nous interpréter ? Il y a trois mois encore elle enflammait Salzbourg. Six minutes d'applaudissements montre en main et quatre rappels. Puis elle a dû rentrer ici en Suisse au chevet de Claessens.* Vous voyez, soit dit en passant, que l'on m'attend sans cesse au tournant ; même lorsque j'ouvre le couvercle d'un clavier à l'enterrement de mon père, il faut que les critiques présents dans la salle sortent leur stylo et leur calepin. J'entends d'ici siffler leurs langues de vipères. *Qu'est-ce qu'elle peut bien valoir en ce jour si particulier ? Va-t-elle enfin s'ouvrir, se lâcher, va-t-elle enfin se mettre à nu devant nous autres qui sommes au parfum ? Ou bien se réfugiera-t-elle derrière son habituelle, son hallucinante virtuosité qui nous la rend sans cesse inaccessible ?* Pour ces gens-là de toute façon je ne suis qu'un phénomène de foire.

Longue inspiration de départ. C'est comme une plongée en apnée vers les profondeurs. Paupières closes et tignasse en arrière pour leur laisser une chance à tous, l'espace d'un instant, de voir mon beau visage moucheté de taches de rousseur. Mes doigts caressent les touches – *la fa mi la, la-bémol*

*sol fa do, si mi do la, sol la fa-dièse ré.* Il leur faut moins de cinq secondes pour reconnaître l'opus russe. *Quoi ! Chostakovitch ? C'est donc cela qu'elle compte nous jouer ? Un concerto pour violon sans violoniste ? Ne sera-t-elle aujourd'hui, elle la soliste de classe internationale, qu'une simple accompagnatrice ? Est-ce donc cela qu'elle veut nous faire entendre ? Un vide ? Une absence ? Une transparence ?*

Oui, mesdames. Oui, messieurs. C'est exactement cela. À moi toute seule je serai un orchestre au service de mon éthéré de frère. Il aura fallu attendre que David fasse silence pour que je prenne enfin la parole. Vous êtes priés de vous tenir avec un minimum de dignité devant la dépouille de mon père. Votre patience, croyez-le bien, sera récompensée. Écoutez bien, maintenant, écoutez notre histoire ; celle de ma mère, celle de mon frère et celle d'Ariane Claessens, qui joue pour vous de mémoire ; cette fois, je vous le garantis, vous m'aurez nue comme au premier jour.

\*  
\* \*

L'un de mes plus lointains souvenirs est un souvenir qui ne m'appartient pas. Je dois avoir quatre ans et David six. Depuis deux ou trois mois, en tout cas depuis notre arrivée à Genève, mon frère pianote tous les matins sur le Steinway du salon, entre son bol de céréales et le départ pour l'école, sous l'œil caressant de Claessens. Ma mère, elle, s'enferme déjà dans sa chambre dès que quelqu'un ouvre le couvercle de l'instrument. Même un gosse de six ans la terrifie. Même son propre fils, jouant, au sens

premier, comme un enfant ferait joujou sur un gros jouet laqué à deux cent mille francs suisses.

Dans ma mémoire, il est près de quatre heures. Je le sais parce qu'il est temps d'aller chercher David à l'école. D'habitude c'est la nanny qui s'y colle, mais cet après-midi-là, allez savoir pourquoi, Yaël jaillit de sa chambre comme un ouragan, lèvres et paupières peinturlurées, affublée d'une robe rouge pétant, à croire qu'elle se prépare à remonter sur scène dans je ne sais quelle production kitsch de *Carmen*. C'est qu'aujourd'hui, vous comprenez, elle a trouvé le courage de sortir. Moi, comme toujours, je suis fourrée sous le piano ; je fais rouler une petite voiture sur les motifs géométriques du tapis d'Iran (je n'ai jamais été très Barbie). Yaël fond sur mon refuge, ses talons hauts, aussi vernis que l'instrument, martelant le plancher. *Tu viens, chérie ?... Où ça, maman ?... Mais où veux-tu ? Chercher ton frère. Ensuite nous irons faire une visite surprise à papa.* Elle a toujours son accent rocailleux. Elle ne le perd ou ne parvient à le camoufler que lorsqu'elle chante, parce qu'alors elle a la possibilité de rouler les *r*. Mais ma soprano de mère chante de moins en moins souvent.

Nous passons en coup de vent à l'école. La tête de David en voyant débarquer maman fagotée comme un arbre de Noël, moi crochée à sa main comme un paquet qu'on traîne de magasin en magasin. La tête de David, je vous dis.

Nous nous arrêtons prendre le goûter au Remor et je l'entends alors – mon frère en est témoin –, j'entends Yaël nous chanter *Casta Diva* tandis que le serveur apporte les viennoiseries et les chocolats chauds. Le ventre plein et la moustache au

cacao au-dessus des lèvres, il ne nous reste plus qu'à traverser le boulevard. Les autos pilent, les insultes fusent sous les coups de klaxon – *Qui c'est cette dingue avec ses gosses ?* Là-bas, l'impressionnante porte d'entrée surmontée de leurs noms à tous, les pères fondateurs. Côté gauche, Haendel, Bach, Mendelssohn, Mozart, Schumann ; à droite, Wagner, Liszt, Beethoven, Chopin, Berlioz. C'est mon frère qui m'a appris à les déchiffrer.

Une fois à l'intérieur, le foyer, où l'on entend des relents de musique, puis très vite les toilettes (comme souvent ici, David a mal au ventre ; *la faute au cacao trop chaud*, avance ma mère). Ensuite l'escalier de pierre. Enfin la salle enrubannée de dorures et de velours cramoisi. Victoria Hall : une bonbonnière rococo emballée dans une boîte à chaussures aux allures de bunker.

Et là-haut, sur la scène, suspendu entre ciel et terre, l'Orchestre de la Suisse romande et son tout nouveau chef, mon père. Je n'ai pas le moindre souvenir de ce qu'ils sont en train de répéter. Un concerto pour piano, à coup sûr, puisque Claessens est au clavier. Nous sommes à l'époque où mon père dirige depuis l'instrument, pour quelques mois encore. Je crois savoir – ou sentir – qu'il y a concert ce soir. Quelque chose à voir avec le degré de concentration, un je-ne-sais-quoi d'inquiet et d'inquiétant dans l'air. C'est son profil qu'il nous offre d'abord, harnaché à l'énorme paquebot noir ; mais très vite il se tourne sur sa droite, alerté – qui sait ? – par le regard surpris ou amusé d'un musicien – ou bien est-ce une alarme qui sonne en lui dès que ma mère pénètre quelque part ? Claessens pivote sur son tabouret, plonge les yeux dans la salle tandis que ses mains continuent de

jouer comme le poulet poursuit sa course folle une fois décapité par la fermière. Sa tête quand il nous voit débouler dans l'allée. Yaël la Rouge perchée sur ses talons, un mouffet à chaque main, qui chantonne toujours *Norma*. La tête de Claessens, je vous dis. Je ne l'oublierai pas, *papa*.

Le piano mécanique s'interrompt et l'orchestre, aussitôt, se désagrège. Les notes retombent sur scène comme une averse de noires et de blanches. Les instruments regagnent le gras d'une cuisse ou la moiteur d'une aisselle.

Alors voici ce qui se passe précisément. Je vous le décris comme si cela se passait au ralenti parce que c'est bien ma perception de la chose. Voyez-vous, chers spectateurs, la scène, à mes yeux d'enfant, a bien duré mille heures. Peut-être même dure-t-elle encore.

David lâche la main de Yaël et se met à courir dans l'allée. On n'entend plus que le tam-tam sourd de ses pas sur la moquette puisque l'orchestre a fait silence. Mon frère emprunte l'escalier de droite, escalade la scène, et le visage de Claessens passe instantanément de l'ombre à la lumière, comme si le régisseur venait de braquer sur ses dents blanches le plus puissant des projecteurs. Devant tout l'OSR David galope sur le plateau ; Claessens sourit comme dans une publicité pour dentifrice ; il pose un genou à terre, ouvre grand les bras pour accueillir sur sa poitrine le petit corps, la chair de sa chair, sa reproduction en miniature. Mais David ignore allègrement le pianiste et son piano, fonce côté gauche au milieu des seconds violons, s'empare de l'un d'entre eux – je veux parler de l'instrument et non du musicien –, le cale comme il peut au creux d'un cou bien trop

menu pour accueillir l'immense morceau de bois, enfin se met à cisailer les quatre cordes à furieux coups d'archet.

Sur la scène du Victoria Hall où sont passés Kogan, Menuhin, Milstein ou Ferras, s'élève une bouillie de notes, un solo de grincements effarants produits par un môme de six ans à la bouille hilare. Voilà, c'est fait, David Claessens vient de choisir son instrument. Il sera violoniste.

Son père s'est relevé, époussette son pantalon comme pour en retirer une saleté invisible. Sur son visage le projecteur s'est éteint. Le sourire publicitaire a disparu.

Dans la salle, du côté de l'allée centrale, ma mère, complètement ailleurs, chantonne toujours *Casta Diva*.

\*  
\* \*

C'est arrivé un soir, il y a trois mois environ, en plein concert. Mon père a eu un trou de mémoire.

Mais il n'y a rien de tragique à cela, me direz-vous. Un trou de mémoire, c'est humain. Faut-il vraiment y voir le début de la fin ? Combien de milliards de notes un chef peut-il faire jouer à son orchestre tout au long d'une carrière ? S'il oublie deux, trois ou même dix mesures, quelle importance ? Il n'a qu'à consulter sa partition, non ?

Non.

Laissez-moi corriger, alors.

Ce soir-là, Claessens a eu un trou de mémoire.

Or voici ce que Claessens faisait lorsqu'il entrait en scène, son *modus operandi*. Concerto, opéra, symphonie, le rituel était immuable depuis plus de vingt

ans, depuis qu'il avait cessé de jouer pour se consacrer entièrement à la direction. Le chef gagnait son podium d'un pas pressé, comme s'il avait souhaité mettre la salle derrière lui le plus vite possible. Il n'agissait pas ainsi par mépris ou snobisme – chacun le comprenait et ne lui en tenait pas rigueur –, mais bien pour ménager le mystère, son mystère. Le chef est un homme qui se tient dos au public. C'est une silhouette possédée par son art. Les spectateurs n'ont droit à son visage inondé de lumière et de sueur qu'à la toute fin, lorsque la dernière note a résonné, que les applaudissements commencent à crépiter, comme une pluie d'orage sur le trottoir, pour s'achever en triomphe, en grondement de tonnerre, en encore épandus des balcons au parterre.

Claessens tournait le dos à la masse et affrontait l'orchestre. Sous ses yeux, le pupitre où reposait la partition, ouverte à la dernière page. C'est ainsi qu'il demandait au régisseur de la lui disposer. Il patientait, mains jointes sur le pubis, jusqu'à ce que les applaudissements cessent, en profitait pour fixer chaque musicien droit dans les yeux. Puis, une fois le silence installé, il refermait sa partition en prenant soin de bien la faire claquer. Et, dans un geste éminemment ostentatoire, il la poussait sur le bord du pupitre afin que chacun voie, dans l'orchestre comme dans la salle, qu'il dirigerait de mémoire.

À moi qui lui demandais un jour (je n'avais pas dix ans alors) pourquoi il imposait au technicien de lui ouvrir l'inutile partition non pas à la première page, mais bien à la dernière, il avait répondu *Pour qu'elle claque mieux à l'oreille du public. Le poids des pages, tu comprends, rouquine. Le poids des notes.*